Recension



Ce que l'archéologie du Néolithique doit à Pierre et Anne-Marie Pétrequin

La préhistoire du Jura et l'Europe Néolithique en 100 mots-clés

Pierre et Anne-Marie Pétrequin

BESANÇON, PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ,
CENTRE DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DE LA VALLÉE DE L'AISNE,
2021, 3 TOMES, 1942 p.

Avec cet ouvrage, Pierre et Anne-Marie Pétrequin nous proposent la synthèse d'une vie consacrée à l'archéologie du Néolithique dans le Jura et plus largement en Franche-Comté et dans l'est de la France. Tous ceux qui connaissent ou pratiquent cette discipline ont lu et utilisé des ouvrages de ces mêmes auteurs, que ce soit leurs travaux sur l'archéologie des sites lacustres, l'ethnoarchéologie de la Nouvelle-Guinée ou les productions de haches en jade pour ne citer que les plus célèbres.

Il s'agit ici de se pencher, non pas sur une carrière d'archéologue, car celle-ci est loin d'être achevée, mais de reprendre toute une documentation, dont une grande part est inédite ou ancienne, issue des collections publiques ou privées, des musées de Franche-Comté et d'ailleurs. Cette documentation est réexaminée à la lumière des interprétations et des hypothèses qui ont émergé au cours des différents projets de recherche, reconstitutions expérimentales et expériences ethnoarchéologiques passées des auteurs.

Cette approche est une approche globale des sociétés, et l'on peut dire qu'aucun domaine de la vie des sociétés néolithiques n'a été délaissé dans cet ouvrage. Pour mieux comprendre l'esprit dans lequel il a été rédigé, il faut lire tout d'abord la conclusion, manifeste qui présente à la fois le projet et défend les idées phares (p. 1754-1760), intitulée « Biographie des objets et imaginaire social : une approche interdisciplinaire », traduit d'ailleurs en anglais afin de démultiplier son impact.

L'ouvrage est présenté comme un décaméron et développe 100 thèmes organisés en 10 chapitres de 10 thèmes chacun. Le tome 1 regroupe les 6 chapitres consacrés à la culture matérielle, aux structures d'habitat et aux données sur l'économie des ressources alimentaires et la cuisine. Le second tome rassemble les deux chapitres sur les territoires de chasse et les réseaux de circulation. Enfin, le dernier tome amène à discuter de ce que l'on pourrait appeler la superstructure sociale et des signes de pouvoir ainsi que des croyances et des défunts. Les notes précisent divers faits et donnent les informations précises sur les datations radiocarbone réalisées pour vérifier la chronologie et la date de certains indices ou sites fouillés plus ou moins anciennement ou trouvés lors de prospections ou de découvertes anciennes. Les 81 pages de bibliographie et 58 pages d'index complètent utilement le propos. Ils sont suivis d'un addendum, sous la forme d'une réflexion sur la distribution des sites néolithiques dans la carte archéologique de Franche-Comté. Les données mobilisées sont aussi bien issues des fouilles faites dans les années 1960 et 1970 par Pierre Pétrequin et ses collègues lorsqu'il était archéologue au service régional de l'archéologie (anciennement Direction des antiquités préhistoriques de Franche-Comté), puis en tant que chercheur au CNRS et rejoint par Anne-Marie Pétrequin pour les travaux menés sur les sites palafittiques des lacs Clairvaux et Chalain, les missions ethno-archéologiques au Bénin et en Nouvelle-Guinée et tous les projets qui ont suivi sur les haches en pélite-quartz et roches vosgiennes et en jade notamment, l'exploitation du sel, etc.

Cette présentation par chapitres est très richement illustrée : 1946 figures, soit presqu'autant que de pages, des photographies d'objets, de sites, de contextes ethnoarchéologiques, de réalisations expérimentales ou d'expérimentations, dont beaucoup originales ou issues de publications ou de travaux de collègues, ce qui en fait une véritable encyclopédie du Néolithique du Jura.

La division en 10 chapitres permet une lecture pratiquement indépendante de chacun d'entre eux, par contre, si l'on souhaite lire l'ensemble d'une traite, ce qui est le cas de l'auteur du présent compte-rendu, on remarque certaines répétitions inévitables ; mais le choix des illustrations est fait pour éviter – pas entièrement – les doublons, la quantité de documents étant très importante, sauf pour les objets exceptionnels.

Revenons maintenant à l'intention première et à la philosophie de l'ouvrage. C'est une vision à la fois complète, débarrassée des clichés habituels sur les sociétés néolithiques et le dogmatisme théorique – maintes fois fustigé dans les chapitres – au profit d'une analyse centrée sur le fonctionnement des sociétés humaines – le modèle des sociétés de Nouvelle-Guinée étant prégnant. Les auteurs appellent ainsi à une « autre conception du Néolithique » (p. 68). C'est un plaidoyer pour reconnaître et analyser la fonction sociale des objets et de considérer l'archéologie comme une discipline visant à la compréhension de l'ensemble de la société, même vue à travers le prisme de la seule culture matérielle. C'est une manière de percevoir les données archéologiques comme vivantes, actives et non passives, traduisant le vivant et non pas du mobilier « dévitalisé » et transformé en un ensemble de propriétés

physiques et chimiques comme il est trop souvent présenté dans les musées, même ceux qui ont les meilleures intentions et muséographies actuelles. Il s'agit d'un travail d'archéologues résolument « généralistes », parmi les rares de leur génération encore capables d'appréhender la quasi-totalité des sujets concernant le Néolithique, qui s'insurgent d'ailleurs « contre le "saussissonnage" des techniques et des connaissances » (p. 1756) et les approches hyperspécialisées comme celles de l'archéométrie ou de la paléobiologie. Il peut y avoir ici une légère contradiction, car de nombreuses avancées de connaissances sont reconnues au cours du texte grâce à ces méthodes, comme lorsque la consommation du poisson cru ou peu cuit est révélée par la paléoparasitologie (p. 866) ou la présence de produits laitiers dans les céramiques (p. 660), et les auteurs sont les premiers à savoir ce que les progrès réalisés sur les sites de Clairvaux et Chalain doivent aux spécialistes.

Afin de réaliser ce programme, leur raisonnement est basé sur trois principes en interaction : « observations archéologiques, modélisation ethnographique et expérimentation grandeur nature ». C'est la complémentarité de ce triptyque, pratiqué par bien des préhistoriens aujourd'hui, peut-être encore plus l'expérimentation que l'ethnoarchéologie, qui n'est plus tellement à la mode ou moins facilement abordable, au vu de la disparition de bon nombre de sociétés traditionnelles et du contexte politique de certains pays inaccessibles. C'est pourtant l'ethnoarchéologie qui se taille la belle part de l'ouvrage et l'apport de l'expérimentation, bien que déterminant sur certaines questions de chaînes opératoires, reste plus modeste.

L'approche archéologique est celle qui s'appuie sur les travaux et fouilles réalisées durant près de soixante ans, tout d'abord au sein de la Direction des antiquités préhistoriques de Franche-Comté et publiées à partir de 1967 (grotte de la Tuilerie à Gondenans-les-Montby, grotte de Gonvillars, dolmen d'Aillevans, etc.), puis sur les sites de Chalain et Clairvaux pour lesquels les fouilles se sont déroulées entre 1970 et 1984 à Clairvaux-les-Lacs tout d'abord, puis à Chalain à partir de 1972 mais surtout avec un programme de fouilles lancé en 1986 grâce à l'appui du Cnrs à la suite du recrutement de P. Pétrequin comme chercheur. D'autres programmes ont été poursuivis en parallèle aux fouilles sur les lacs de Clairvaux et Chalain, les carrières de roches vosgiennes, puis le programme international Jade, avec ses deux phases – sur les haches puis les anneaux disques – et les recherches sur les sources salées de Bourgogne et de Franche-Comté pour ne compter que les principaux projets.

L'approche ethnographique repose sur les missions ethnoarchéologiques menées durant près de 25 années, du Bénin à la Nouvelle-Guinée, et dont les thèmes ont concerné autant l'architecture palafittique que la production des outils en pierre, de la céramique, des anneaux ou du sel.

Tous leurs travaux ont été maintes fois publiés sous différents supports, que ce soit des articles, des ouvrages, mais aussi des documentaires sur l'archéologie du Néolithique ou l'ethnoarchéologie de la Nouvelle-Guinée et la bibliographie en atteste. On regrettera que le format de l'ouvrage papier ou en fichier numérique ne permette pas un accès à certains extraits de films qui sont un complément indispensable aux arguments et aux propos développés.

L'expérience vécue – dont celle en Nouvelle-Guinée – est considérée comme supérieure à toute autre considération : « nous avons toujours privilégié l'expérience personnelle et l'étude de cas de figure vécus plutôt que d'appliquer à la lettre des approches théoriques, utiles pour la Préhistoire mais où les fonctionnements sociaux sont minimisés, les "faits" retenus concernant davantage des données dites mesurables considérées comme scientifiques – au détriment de l'imaginaire social qui sous-tend les préoccupations techniques et les contraintes économiques » (p. 934). Selon ce principe, au début de chaque chapitre, les contextes de Nouvelle-Guinée sont mis en avant, à titre d'exemple et d'illustration. Il ne s'agit pas de faire du comparatisme simpliste, piège dans lesquels les auteurs ne sont jamais tombés, mais de donner des exemples factuels, concrets, de l'importance sociale de certains faits et de leur « immatérialité » ou caractère idéel pour reprendre un terme plus anthropologique. C'est d'ailleurs cette immatérialité du Néolithique qui est revendiquée dans les derniers chapitres, sur les signes de pouvoir et les croyances et défunts, comme dans le sous-chapitre sur les « puissances psychopompes », un titre inédit dans les écrits sur le Néolithique et qui amènerait à lui seul bien des commentaires.

Critiquant à la fois les approches basées sur la théorie, l'archéométrie ou les seules sciences du paléoenvironnement et se voulant résolument pragmatique, les auteurs s'inscrivent pourtant dans le courant de l'archéologique processuelle et de la *New archeology* qui, il est vrai, a été fondée sur le principe de « l'archéologie comme anthropologie », tel que le proclamait Lewis R. Binford en 1962, un principe auquel les auteurs adhèrent. Sur la recherche de régularités sociales, on lit p. 687 « en effet, derrière des différences évidentes, certaines "régularités" dans les fonctionnements techniques et sociaux ne tiennent certainement pas du hasard ». Pourtant on rencontre plus loin « la Nouvelle-Guinée offre des exemples bien étudiés, mais il n'est pas sûr qu'ils permettent pour autant d'ébaucher les lois comportementales transculturelles dont a rêvé une génération de théoriciens » (p. 1261). Cherchez donc des régularités, mais n'en faites pas des règles universelles ou des lois comportementales des sociétés humaines.

La puissance explicative et l'extraordinaire potentiel des modèles ethnoarchéologiques ont été démontrés par leur application à la recherche sur les jades alpins ou sur la production de sel à partir des sources salées et sur leur contexte social. Ce sont en effet ces modèles qui ont permis la découverte des sources de jade en altitude, mais aussi d'autres types de roches, au-delà des zones occupées au Néolithique et en relation avec une fréquentation de ces milieux démontrée depuis le VI^e^ millénaire av. n.e. ou l'identification de la production de sel à la fin du V^e^ mill. av. n. e. Là encore, c'est le contexte social, plus que l'analyse physicochimique, qui est déterminante dans la compréhension des phénomènes de production et de circulation des haches : « faute d'expérience dans le domaine de la sociologie, de l'ethnologie et de l'expérimentation, les pratiquants d'une archéométrie hyper spécialisée et

déconnectée des réalités de terrain n'étaient peut-être pas les mieux placés pour aborder la question des sociétés néolithiques, de leurs croyances et de la production des haches polies » (p. 1573).

Si les travaux de Pierre et Anne-Marie Pétrequin étaient largement basés sur une lecture très matérielle des sociétés, et les titres de leurs ouvrages en témoignent, on constate qu'au fil des années et surtout depuis le projet JADE, la part symbolique et religieuse est de plus en plus importante dans leurs interprétations comme ici à propos des grandes haches : « nous avons d'ailleurs montré que ces transferts à longue distance dans des sociétés inégalitaires étaient fondées sur la valeur religieuse de ces signes de pouvoir et non sur les besoins économiques et techniques… » (p. 362).

Une autre préoccupation récurrente émerge de cet ouvrage, celle de la conservation des sites et des vestiges. On est confronté assez souvent dans le texte ou les légendes à la mention de la disparition de tel objet ou collection, qu'elle soit conservée dans un musée public, issue d'une opération de fouille archéologique programmée (dont certaines déposées auprès de la DRAC Franche-Comté, ou d'autres au Musée départemental de Lons-le-Saunier qui regroupe l'ensemble des collections issues des fouilles anciennes et récentes de Chalain et Clairvaux). On notera aussi quelques « ratés » lors des processus de restauration, des objets en bois et matières organiques – heureusement pas sur tous les objets, dont ceux traités dans le laboratoire Arc-Nucléart pour lesquels on se demande pourquoi certains ont été en partie altérés par une opération de conservation/restauration qui était censée faire l'inverse (voir les états présentés avant et après restauration : y a-t-il eu des expérimentations faites sur certains objets pour tester de nouvelles procédures ou y a-t-il eu erreur, notamment de séchage mal maîtrisé avant traitement ?).

Cette « érosion » des données est inquiétante, tout comme celle des sites dont la protection est ignorée ou manque de moyens, un combat de longue date, dont celui mené pour la sauvegarde des sites palafittiques de bords des lacs de Clairvaux et Chalain, combat qui dure depuis une centaine d'années malgré le classement de la plupart des sites et de la zone archéologique au titre des monuments historiques. Le sort des dolmens et sites funéraires de Franche-Comté et leur absence de protection laisse parfois le lecteur pantois, comme l'est la zone de tumulus largement méconnue de Refranche (Doubs) sur un rebord de plateau forestier et bien documenté grâce au LIDAR (fig. 1654 et 1655). On aimerait savoir si des mesures de protection adéquates ont été prises par l'État sur ce dossier.

D'autres critiques s'adressent directement aux générations actuelles et mettent en garde les générations futures. C'est l'oubli de la littérature ancienne, dont celle, parfois contestable et à relire avec un regard critique, des érudits locaux ou des archéologues qui ne disposaient pas de méthodes et techniques de fouilles et d'observation modernes : « la littérature archéologique du XIXe siècle rencontre plus guère de succès auprès des chercheurs et des gestionnaires de l'archéologie » (p. 1655).

Maintenant, comme tout compte-rendu critique ne mériterait pas ce qualificatif, on se permettra quelques remarques sur le fond. Comme il s'agit de réinterpréter les données, le cheminent des hypothèses s'appuie sur un certain nombre de faits, dont certains sont plus solides que d'autres.

On peut citer certaines hypothèses plus fragiles, certes mineures dans l'ouvrage : celle des pierres à cupules comme outil à broyer les graines de pins qui est séduisante et argumentée, notamment par comparatisme ethnographique et la présence de pins cembro à 2400-2700 m d'altitude au Néolithique ; cela reste malgré tout une hypothèse non démontrée. Autre exemple, celle de la découverte du corps d'un enfant devant le village de Chalain 19 interprété comme « marquant rituellement la fermeture et donc l'abandon définitif du village » (p. 1540), ou l'hypothèse des restes humains trouvés dans des gouffres comme indices de sacrifices humains, difficile à démontrer également (p. 1748).

Au-delà de l'extraordinaire somme de connaissances et de la richesse en interprétations de *La Préhistoire du Jura*, on reste admiratif sur l'œuvre accomplie et sur la quantité et la qualité des travaux réalisés et synthétisés qui représente plus de 50 ans de contributions à cette région. Tout archéologue ou étudiant dans le domaine du Néolithique ou de la Préhistoire en général devrait lire cet ouvrage, afin d'être confronté à cette approche globale d'une société et de l'expérience et les connaissances que nécessitent la discussion et l'interprétation des faits archéologiques, toujours plus complexes que l'on ne pourrait le supposer au départ, et pour réaliser que les modèles les plus consensuels ne sont peut-être pas les meilleurs, une très belle leçon d'archéologie.

Il faut également souligner le fait que les chantiers de fouille de Chalain et Clairvaux ont été un extraordinaire incubateur et lieu de formation pour bien des générations d'étudiants – dont fait partie le rédacteur de ce compte-rendu – voire même de chercheurs de tous horizons et toutes nationalités pour l'archéologie des milieux humides et l'ethnoarchéologie. Cette contribution à la formation a été également assurée par plusieurs années de cours, conférences et séminaires dispensés dans différentes universités de manière régulière dans les années 1980-1990, dont entre autres l'université de Genève et celle de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, cours qui ont également été marquants pour ceux qui ont eu la chance de les suivre.

François Giligny
UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
UMR 8215 « TRAJECTOIRES. DE LA SÉDENTARISATION À L'ÉTAT »
francois.giligny@univ-paris1.fr